

CONTES ET LEGENDES DE LA BASSE-BRETAGNE

CCXII

LE VENT ET LE LIN



Il y avait une fois un fermier qui s'appelait Jean.

Jean avait beaucoup de lin, et il l'avait déjà coupé et mis sur le sol pour sécher.

Un grand vent du nord lui enleva toute sa récolte. Jean se met en colère, prend un bâton et va trouver le vent qui lui avait causé ce dégât.

Ce vent s'appelait Norrois. Le fermier lui dit : « Norrois, rends-moi mon lin ou bien tu vas

voir ! » Celui-ci lui répondit : « Tiens, je te donne ce cheval à la place ; tu n'auras qu'à lui dire : « Cheval, fais ton devoir ! » et tu verras de l'or sortir de sa bouche ».

Jean s'en retourna joyeux, et comme il faisait nuit, il alla dans un grand hôtel. On lui donna un bon lit, et on mit son cheval dans une belle écurie.

Pendant la nuit, le maître d'hôtel, sachant que ce cheval faisait de l'or, mit un autre cheval à sa place. Le lendemain matin, Jean retourna à la maison, puis dit à son cheval : « Cheval, fais ton devoir, ! » mais il ne vit point d'or sortir de sa bouche. Alors, furieux, Jean alla encore trouver Norrois et lui dit : « Tu m'as volé ; ce cheval ne fait pas d'or ». — Mais, dit Norrois, c'est que par ruse on vous a changé votre cheval.

Norrois lui donna une serviette ; et quand on lui disait : « Serviette, délie-toi ». on voyait paraître du fricot. Une seconde fois Jean descendit chez ce maître d'hôtel : on lui changea encore sa serviette.

Alors Jean, bien plus furieux, alla une troisième fois trouver Norrois. Cette fois-ci, on lui donna un bâton, et ce bâton, quand on lui disait : « Bâton, fais ton devoir » commençait à donner des fessées à tous ceux qu'on voulait.

Norrois lui dit : « Allez chez le maître d'hôtel où vous étiez descendu l'autre jour et dites à votre bâton de faire son devoir et je parie que vous aurez votre cheval et votre serviette. »

Jean fit donc ce qu'on lui avait dit. On lui rendit le cheval et la serviette. Après cela, il partit à la maison et mit son cheval à faire de l'or et mit sa serviette à faire du fricot. Et puis il devint très riche. Il se fit construire beaucoup de bateaux et beaucoup de maisons.

A la fin, quand on vit qu'il était si riche que cela, la gendarmerie fut lancée après lui parce qu'on croyait que c'était de l'argent volé ; mais Jean prend son bâton et lui dit : « Bâton, fais ton devoir ». Tout à coup le bâton commence à battre les gendarmes et tous ceux qui étaient autour de lui. A la fin on le laissa vivre tranquillement, et il devint très heureux (1).

JEAN RIHOUAY
Finistère.

CCXIII

SEPT D'UN COUP

Il existait autrefois dans une petite ville, un tailleur qui habitait au dernier étage d'une haute maison et avait toujours de l'ouvrage. C'était le meilleur tailleur que l'on connût à vingt lieues à la ronde. Aussi il se plaisait dans sa chambrette.

Un jour, il entendit une vieille femme crier dans la rue : « Qui veut du miel ? du bon miel ! » Il se pencha à la fenêtre et l'odeur du miel monta jusqu'à lui. Alors il cria : « Montez, bonne vieille ». La vieille monta et frappa à la porte du tailleur qui lui acheta un de ses pots de miel.

Le tailleur se remit avec ardeur à l'ouvrage. Il ne tarda pas à avoir envie de goûter le miel ; mais à son étonnement, il y avait déjà des convives ; c'étaient les mouches qui, attirées par l'odeur, s'étaient posées dessus et le mangeaient. Heureusement qu'elles ne purent en prendre beaucoup avant que le tailleur les vit et d'un coup de main il les fit s'envoler, sauf celles qui furent tuées.

Notre tailleur, fier de sa force compta : « Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept ! » Aussitôt il coupa une pièce de toile pour se faire un turban et y écrivit en lettres d'or : « Sept d'un coup ». Après cela, il se prépara à partir, prit des allumettes, un oiseau et un morceau de fromage et s'ajusta le turban de manière à ce que l'on voie ce qui y était écrit.

(1) Sur les visites aux Vents, cf. Paul Sébillot, *Légendes de la Mer*, t. II, pp. 153-155 ; *Contes de la Haute-Bretagne*, t. III, pp. 220-253 ; *Le Folk-Lore de France*, t. I, pp. 77-78.